



HAL
open science

Retour sur une expérience d'enquête auprès des populations en situation de précarité

Philippe Bregeon

► **To cite this version:**

Philippe Bregeon. Retour sur une expérience d'enquête auprès des populations en situation de précarité. Parcours précaires. Enquête auprès de la jeunesse déqualifiée., 2013. hal-01103063

HAL Id: hal-01103063

<https://hal.science/hal-01103063>

Submitted on 14 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Retour sur une expérience d'enquête auprès des populations en situation de précarité

Philippe Bregeon

Sociologue, professeur associé à l'université de Poitiers

Membre associé du GRESCO

phibregeon@gmail.com

Résumé

Cet article rend compte d'une expérience d'enquête qualitative et longitudinale en sociologie auprès de jeunes adultes à bas niveau de qualification et en situation de précarité. L'enquête qualitative longitudinale exige d'instaurer des collaborations avec cette population sur plusieurs années. Le sociologue ne peut prétendre arriver sur un terrain vierge de toute expérience d'enquête. Il se retrouve confronté aux appréhensions des enquêtés, en particulier quand il s'agit de les amener à revisiter leur parcours. La situation d'entretien réactive souvent alors une histoire de domination et les collaborations appellent des formes d'adaptations.

La qualité de participation de l'enquêté dépend de la représentation qu'il se fait de l'enquêteur. Ce dernier ne peut se réfugier derrière sa méthode, il est tributaire aussi de l'image qu'il renvoie malgré lui.

Cet article analyse aussi la structure des récits délivrés par ces jeunes. Comment construisent-ils « leur récit » ? Comment articulent-ils les dimensions synchroniques et diachroniques ? Observe-t-on une diversité ou au contraire une relative homogénéité dans ces constructions ? Quelles compétences sont convoquées pour les produire ?

Table des matières

1. Présentation de l'enquête sur laquelle repose cet article
 2. La difficulté pour instaurer des collaborations
 3. Le travail de neutralisation des appréhensions des enquêtés
 4. La construction des récits délivrés par ces jeunes : entre convocation de figures et agencements d'événements
 5. Agencer les événements pour donner une certaine cohérence au récit.
 6. Quelles compétences sont convoquées pour la construction du récit de vie
- Annexe : Les portraits succincts de ces 23 jeunes

1 - Présentation de l'enquête sur laquelle repose cet article

Les résultats de la recherche¹ qualitative et longitudinale que nous présentons dans cet article concernent le parcours, c'est-à-dire des jeunes sortis précocement, depuis plusieurs années et sans diplôme du système scolaire, dans un contexte qui est celui de l'agglomération d'une ville moyenne².

¹ Elle s'inscrit dans les travaux en sociologie d'une équipe de recherches du GRESCO de l'université de Poitiers, dans le cadre d'un programme intitulé « Parcours », financé par le contrat de projet État-Région 2007/2013.

² Sur le territoire cette ville moyenne, le taux de chômage est légèrement inférieur à la moyenne nationale, l'activité est principalement tournée vers les services et le tertiaire. L'espace urbain relativement intégrateur rompt avec la configuration d'environnement stigmatisé, cible de bon nombre d'études sur les populations en bas de l'échelle

Ainsi, du printemps 2008 au printemps 2011, pendant environ trois années, nous avons rencontré vingt-trois d'entre eux, au minimum une fois par an.

Il s'agissait de reconstruire leurs parcours depuis la naissance, sous différents aspects : familial, résidentiel, scolaire, institutionnel, professionnel, rapport au marché de l'emploi, etc.

D'un rendez-vous à un autre, il convenait ensuite d'enregistrer au plus près et pour chacun les événements les concernant. Est-ce que sa situation économique, son mode de vie, ses relations avec les institutions ou avec le marché de l'emploi ont connu des évolutions ?

Ce groupe de 23 jeunes dont le portrait succinct de chacun est accessible en annexe de cet article, est composé de 12 jeunes femmes et de 11 jeunes hommes de nationalité française. Nés entre 1978 et 1989. Au début de l'enquête de terrain, ils sont âgés de 20 ans à 30 ans, avec une moyenne de 24,5 ans. Au début de l'enquête, le plus récemment sur le marché du travail a quitté le système scolaire depuis 36 mois, le plus ancien depuis 154 mois, avec une durée moyenne de 75 mois. Ainsi, il s'agit de cheminements longs mais sans forcément d'horizon temporel commun.

2 - La difficulté pour instaurer des collaborations

Comme nous l'avons signalé précédemment, du printemps 2008 au printemps 2011, nous avons rencontrés ces jeunes, au minimum une fois par an.

Le travail pour reconstituer leur parcours depuis leur naissance a souvent été fastidieux : soit ils commettaient des inversions chronologiques dans la succession de leurs expériences et de leurs situations à un moment donné, soit ils étaient incapables de se repérer sérieusement dans le temps, soit ils étaient réfractaires à revisiter leur trajectoire.

Nous pensions nous polariser durant les premiers entretiens sur la reconstruction de leur parcours depuis l'enfance et sur les événements contemporains durant les entretiens suivants. L'idée était de privilégier dans un premier temps une perspective diachronique, puis de basculer vers une perspective synchronique. Or, nous nous sommes rendu compte de la nécessité d'autoriser ces jeunes à naviguer d'un niveau à un autre, à chaque entretien. La plupart supporte difficilement d'être maintenu trop longtemps sur cette construction rétrospective. A contrario, en abordant leur situation dans l'ici et le maintenant, ils font souvent spontanément référence à des événements du passé et nous pouvons patiemment reconstruire le parcours.

L'enquête qualitative longitudinale exige d'instaurer des collaborations avec cette population sur plusieurs années. Comme nous le suggérons en introduction, cette contrainte nous est apparue assez rapidement un pari difficile.

Les incertitudes de la précarité et la pression des institutions exacerbent souvent un mode de vie dans l'urgence et au jour le jour. L'expérience de l'entretien induit une prise de distance avec l'immédiateté et les engage dans une explicitation de leur histoire. Elle prend alors souvent une tournure assez pénible qui accentue le risque de les décourager de se prêter à des rencontres ultérieures.

Pour trouver des jeunes, nous avons d'abord sollicité deux organismes de formation qui

avaient mis en œuvre des stages d'insertion en direction de ces populations, en particulier dans le cadre de ce dispositif régional Plateforme Service Formation en Poitou-Charentes. Ils nous ont fourni une liste d'une centaine de stagiaires environ en nous donnant accès au dossier de chacun³.

Les informations en matière d'adresses et de coordonnées téléphoniques étant le plus souvent obsolètes, nous avons constaté que nous avions affaire à une population instable. Le taux « de réussite » en matière de prospection pour engager une collaboration s'est révélé bien faible, environ 1/8.

Après avoir exploité les listes des organismes de formation, nous nous sommes adressé à la Mission Locale de l'agglomération qui nous a mis en relation avec d'autres jeunes. La plupart avaient aussi participé à des stages d'insertion après 2004, en aval du dispositif Plateforme Service Formation, avec des publics et des contenus pédagogiques assez similaires⁴.

Vers la fin de l'enquête de terrain, nous avons rencontré à nouveau un certain nombre de ces interlocuteurs institutionnels pour croiser les informations que nous avons recueillies auprès de ces jeunes et solliciter leurs points de vue sur les parcours.

Si le recours à des intermédiaires fait plus ou moins efficacement levier pour obtenir un premier niveau d'adhésion de la part des jeunes ciblés, il n'est pas sans conséquence et l'enquêteur engage déjà une certaine définition sociale de la situation d'enquête. Les intermédiaires apparaissent aux yeux d'une partie des enquêtés comme des alliés de l'enquêteur. S'ils peuvent être crédités alors d'une certaine légitimité, ils risquent aussi de susciter une certaine défiance.

Assez souvent, les institutions tentent d'orienter l'enquêteur vers des jeunes qui ne sont pas n'importe quels jeunes du point de vue des liens et de leur histoire avec l'institution. Il s'agit en particulier de mettre en scène quelques parcours d'insertion soi-disant réussis.

Ainsi, ils sont trois de notre groupe avaient plus ou moins l'habitude de diffuser des récits suggérés et de vanter l'excellence des dispositifs d'insertion, en échange d'une certaine bienveillance de la part des institutions.

Hasard ou pas, au bout de quelques années de notre enquête longitudinale, tous trois abandonnent la rhétorique pour rendre compte de l'envers du décor, c'est-à-dire de leurs doutes sur le système et de leur lassitude par rapport à la stagnation de leur situation précaire.

De notre point de vue, la proximité avec les institutions représente un accroissement des risques de biais en matière de recherche. C'est pourquoi, dès le début de notre enquête, nous avons privilégié le domicile des enquêtés eux-mêmes comme espace de rencontre. Il s'agissait aussi de déborder de l'entretien vers une observation participative.

³ Le rapport individuel de fin de formation établi par les formateurs dans chaque dossier renseigne davantage sur les représentations de ces derniers, que sur les jeunes eux-mêmes. Le contenu se révèle généralement centré sur les soi-disant attitudes et personnalité du stagiaire. Voici un extrait concernant une jeune femme de notre groupe : « *Emma est quelqu'un qui réagit de manière émotionnelle et lunatique. Son attitude monopolise l'attention du groupe lorsqu'il y a perte d'estime d'elle-même. Elle a besoin de se sentir énormément appréciée dans le groupe. Elle a appris durant cette formation à être moins réactive et elle a développé de la confiance en elle* ».

Il n'est jamais fait allusion au marché de l'emploi et l'interprétation du chômage se focalise sur la personnalité du jeune, en particulier sur ce fameux manque de confiance.

⁴ Au regard de la plate-forme formation, après 2004, ces stages d'insertion ont abandonné l'ambition d'organiser des parcours individualisés sur un territoire, en s'appuyant sur une palette d'actions spécifiques assurées par un réseau d'organismes de formation.

Au-delà du lien et de la loyauté à tel ou tel intermédiaire, les personnes qui acceptent notre demande de collaboration postulent en général dans le recueil de leur parole par un tiers, une reconnaissance d'elles-mêmes.

Chez ces jeunes, il y a aussi parfois cette idée de trouver de nouveaux appuis pour faire progresser leur situation. Comme l'indique Stéphane Beaud, le sociologue est soumis à son tour à cet exercice de la banalisation de l'entretien. Il est alors projeté comme une sorte de « super conseiller ». Forme de renversement de la relation pour passer de solliciteur à sollicité, quelques enquêtés n'hésitent pas en fin d'entretien à essayer d'extirper quelques conseils par rapport à leur situation ou leur recherche de travail. Quelques-uns nous contactent ultérieurement par téléphone pour prendre une décision par rapport à une formation. Une jeune femme nous demande de l'argent dont elle aurait besoin en fin de mois pour nourrir son enfant.

Après quelques expériences de « super conseiller » en insertion (ou de pigeon), nous faisons l'hypothèse que nous ne sommes pas suffisamment explicite dans la présentation du cadre et des finalités de notre enquête. Nous redoublons alors de pédagogie pour amener les enquêtés à mieux nous situer.

À notre surprise, cela ne met pas véritablement fin au phénomène : les personnes se représentent le sociologue à partir de leurs schèmes. La situation d'entretien convoque leurs expériences auprès des professionnels de l'insertion qu'elles fréquentent souvent depuis des années.

A l'issue de l'enquête, quelques-uns ont continué de nous contacter de temps à autre pour donner des nouvelles de leur cheminement. Le plus souvent, ils sollicitent implicitement quelques félicitations par rapport à tel emploi qu'ils viennent d'obtenir. Conjointement, ils nous imposent alors une prolongation de notre enquête longitudinale : ni la limite de la durée de collaboration, ni le statut de chercheur tel qu'il est posé théoriquement à l'université, ne prend vraiment sens pour eux.

3 - Le travail de neutralisation des appréhensions des enquêtés

Gérard Mauger⁵ indique que le travail de neutralisation s'impose pratiquement toutes les fois où il s'agit d'établir une collaboration entre des agents appartenant à des classes sociales distinctes. Il consiste à rendre l'entretien proposé comme un exercice compatible par rapport à l'univers de la personne sollicitée, de banaliser la distance sociale entre les agents que sont les enquêtés et l'enquêteur.

Ce dernier peut tenter de mettre en retrait son statut d'observateur pour faire partiellement oublier la dimension inclusive de la situation. Il s'agit alors de se glisser le plus naturellement possible dans un univers qui de toute façon n'est pas le sien.

La qualité de participation de l'enquêté dépend aussi de la représentation qu'il se fait de l'enquêteur. La tenue vestimentaire est un élément qui peut avoir son importance. Il s'agit d'adopter une apparence assez proche du milieu, sans pour autant prétendre en être.

L'enquêteur ne peut se réfugier derrière sa méthode, il est tributaire aussi de l'image qu'il

⁵ Mauger G, *Enquêter en milieu populaire*, in Genèse, 6, 1991, PP 125-143

renvoie malgré lui. Ainsi, alors que notre enquête progresse sans trop de difficulté auprès des jeunes hommes, nous constatons une certaine réticence du côté des jeunes femmes. Notre physique, notre âge et peut-être notre manque d'aisance semblent cristalliser certaines images négatives.

A contrario, un jeune collègue appelé à la rescousse bénéficie d'emblée d'un a priori bien plus favorable de la part de ces jeunes femmes et l'attrait qu'il suscite favorise leur engagement lors des entretiens.

La négociation de la définition de l'enquête commence dès le premier contact, quand nous présentons notre démarche pour obtenir une première rencontre. Il s'agit de manifester une offre de parole par rapport à une disposition à parler que l'on présuppose intuitivement chez l'individu que l'on sollicite.

La présentation de cette offre doit être suffisamment précise pour rassurer et permettre à l'individu de se situer : il doit pouvoir se représenter à qui il a affaire, ce que l'on attend de lui. La formulation sera suffisamment lapidaire pour ne pas trop induire : *« je mène une enquête à l'université par rapport à l'insertion des jeunes, est-ce que vous accepteriez de me rencontrer et de répondre à quelques questions »*.

L'exercice de l'entretien ne doit pas apparaître comme potentiellement exigeant, contraignant, intrusif, dangereux, mais plutôt comme l'occasion d'une valorisation de soi et peut-être aussi de rendre service. Dans la conversation qui suit la phrase de sollicitation, l'enquêteur engage un dialogue et tente de positionner l'expérience de l'entretien comme acceptable pour l'enquêté. De son côté, l'individu sollicité opère son propre décodage de la situation d'enquête.

Comme l'indique Gérard Mauger, cette situation d'enquête est devenue un examen réciproque. D'un côté, l'enquêteur que nous sommes s'interroge déjà sur le potentiel de la parole de l'individu qu'il est en train de mobiliser. De l'autre, le futur enquêté, s'il accepte, postule aussi des bénéfices.

Les entretiens semi directifs visent à conduire les personnes interviewées à raconter quelque chose de leur propre vie, dans le cadre d'un échange ouvert, approfondi. De ce point de vue, chaque population ciblée amène ses avantages et ses inconvénients et une configuration tout à fait particulière de l'enquête. Nous avons précédemment conduit une recherche sur plusieurs années auprès des intervenants sociaux pour traiter des modèles de collaboration de l'intervention sociale avec les chômeurs. Nous avons alors bénéficié de leur propension à s'exprimer : la plupart d'entre eux se sentent dépositaires d'un certain nombre d'analyses et ils sont généralement enclins à les exposer.

A contrario, la parole est assez souvent vécue par ces jeunes comme dangereuse. On se retrouve alors en début d'entretien avec des enquêtés qui manifestent une prudente réserve, répondent de manière brève et stéréotypée sans jamais témoigner personnellement ou se réfugiant dans le silence. Comment comprendre que certains s'évertuent à ne rien dire alors qu'ils avaient accepté précédemment de se prêter à l'entretien?

Le plus souvent en début d'entretien, ils s'interrogent sur le niveau d'engagement à fournir dans cet exercice, en particulier sur le coût du dévoilement par rapport aux bénéfices éventuels.

Exemple un peu extrême, **Anne** annonce sans sourciller dès le début du premier entretien

qu'elle ne se souvient ni de sa scolarité ni de son enfance. Un peu ébahi, nous tentons par un autre biais de l'amener à réactiver sa mémoire, mais dans l'immédiat notre insistance se heurte de plus en plus à un mur... Ayant refusé toute idée de retour vers le passé, elle ne fait allusion à aucun événement.

Elle poursuit son exercice d'évitement dans ce même entretien par d'autres biais. Son propos insiste de manière récurrente et stéréotypée sur les qualités des institutions qui l'ont aidée ces dernières années. Les figures institutionnelles représentent un peu sa colonne vertébrale : « *Je trouve que les services et les professionnels qui s'occupent de l'insertion des jeunes font un travail formidable. C'est important pour les gens qui ont eu des difficultés comme moi. Ils sont à notre écoute et font tout ce qu'ils peuvent !...* ».

Concernant son parcours par rapport à l'emploi, elle entend témoigner d'une volonté sans faille : « *Grâce à mon conseiller de la mission locale, je travaille depuis plus d'un an dans le nettoyage à l'hôpital auprès des personnes âgées, c'est mon chemin, et je le continuerai jusqu'au bout !...* »

Dans une complète adhésion aux normes des dispositifs d'insertion, son témoignage brosse le tableau d'une jeune femme sans histoire et sans aspérité⁶.

C'est seulement lors du dernier entretien, trois ans plus tard, qu'elle se livre avec un peu plus de profondeur, suite au départ de sa formatrice qui représentait pour elle une figure centrale, depuis cinq ou six ans.

Comme l'indique Stéphane Beaud⁷, certains réagissent à la situation d'invitation au dévoilement en essayant de préserver ce qu'ils considèrent comme leur vie privée, sorte de "territoire du moi".

Le sociologue ne peut prétendre arriver sur un terrain vierge de toute expérience d'enquête : la situation d'entretien réactive souvent une histoire de domination. Certaines populations en bas de l'échelle sociale ont l'expérience d'intervenants qui se sont à la fois succédés et chevauchés pour interroger leurs vécus et leurs histoires. La montée en puissance depuis une vingtaine d'années des (soi-disant) pratiques d'accompagnement a contribué à la généralisation de ces formes d'intervention.

La mémoire est alors dépositaire de toutes ces intrusions qui sont autant d'atteintes à la construction de l'intimité. Elles ont plus ou moins brouillé l'articulation entre ce qui relève normalement de la sphère privée et la sphère publique.

La défense de leur vie privée est devenue, à un moment de leur vie, une nécessité au regard de ce que représente pour eux une certaine forme de normalité : elle mobilise alors au jour le jour leur énergie. Georg Simmel⁸ et Norbert Hélias⁹ ont montré combien la construction de l'identité et l'accès au statut de sujet convoquaient une certaine maîtrise de son intimité.

En acceptant le principe de l'entretien sur leur parcours, ils avaient imaginé être interrogés essentiellement sur leurs expériences de formation, leur recherche d'emploi ou leurs expériences

⁶ La psychanalyse fait allusion à la forclusion comme un des mécanismes de défense pour neutraliser la mémoire.

⁷ Beaud et Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, Paris : Éd. la Découverte, coll. « Guide repères », 1997

⁸ Simmel G, *Secret et sociétés secrètes*, éditions Circé, Paris, 2000.

⁹ Elias N, *La société des individus*, éditions Fayart, Paris, 1991.

professionnelles.

Or, le caractère de notre enquête qualitative devait répondre à cette nécessité d'appréhender les parcours d'insertion dans une perspective large.

En voulant s'intéresser à l'ensemble des dimensions de leur existence, nous suscitons alors des réactions de résistance plus ou moins marquées. Si pour certains l'exercice ne semble pas poser problème, d'autres manifestent une certaine surprise et de l'incompréhension. Ils se réfugient alors fréquemment dans un mutisme ou répondent de manière superficielle et lapidaire.

Comme l'indique Stéphane Beaud, leur réaction est alors à comprendre comme l'expression d'une dignité sociale à défendre.

Dans la première phase de notre enquête, nous avons sous-estimé l'insécurité que peut générer la mise en œuvre de l'entretien en reconstruisant le parcours depuis la naissance. Quelques-uns se sont sentis obligés de répondre dans l'instant, mais ils ont ensuite eu le sentiment d'avoir été piégés.

Ainsi, **Charline** avait semblé satisfaite à la fin du premier entretien. Il avait été question de son apprentissage de magasinière en produit frais, de la bonne ambiance avec les collègues, de la gentillesse des aînés dans son entreprise, du sentiment de pouvoir bénéficier d'une certaine autonomie dans son travail qu'elle appréciait particulièrement.

Si la deuxième partie de l'entretien avait été consacrée à son enfance et à son histoire familiale, son propos ne faisait guère allusion à des événements difficiles. Le tableau était celui d'une jeune fille née en Guadeloupe, vivant avec sa tante célibataire depuis son enfance sur Poitiers et toujours en lien avec sa sœur et ses parents.

Sa situation et son histoire paraissaient relativement anodines et, de toute façon, moins rude que celles de d'autres enquêtés de notre groupe. À la fin de ce premier entretien, elle donne son accord pour que l'on se revoit et ne semble aucunement déstabilisée.

Notre surprise est d'autant plus forte quand nous la rencontrons quelques mois plus tard pour un nouvel entretien. Charline manifeste alors une vive colère et profère des insultes à notre égard, nous reprochant le déroulement du premier entretien qu'elle considère comme de l'ordre d'une curiosité malsaine au regard de sa vie privée. Malgré nos efforts, nous n'avons pas pu désamorcer le malentendu et nous nous sommes retrouvé au bout de quelques minutes derrière une porte refermée.

À la suite de cette expérience désagréable, nous avons essayé de prendre quelques précautions en explicitant en début d'entretien à chaque enquêté en quoi certaines dimensions de la vie personnelle sont utiles à aborder pour nous sociologue, en l'invitant à ne pas répondre à certains questionnements qu'ils jugeraient trop personnels.

Malgré ces précautions, l'enfance et les relations familiales sont demeurées des sujets scabreux auprès d'une partie des jeunes de notre groupe.

Les interactions dans ce type d'enquête provoquent à certains moments des débordements du cadre que l'on avait initialement projeté. Dans une certaine limite et à des moments particuliers, nous avons pris parfois le parti de nous laisser instrumentaliser en répondant par exemple à quelques demandes de conseil ou en transportant dans notre véhicule tel individu à un rendez-vous. Y a-t-il vraiment de bonnes raisons pour que la relation d'enquêteur à enquêté ne puisse

devenir, à certains moments, une relation d'enquêté à enquêteur ? Il s'agit alors de reconnaître qu'il n'y a pas d'interactions sans réciprocité. Compte tenu de leurs expériences en matière de débrouillardise, certains jeunes ont bien compris que notre projet d'une enquête sur plusieurs années aurait du mal à résister à quelques détournements.

Durant cette expérience, nous avons souvent été quelque peu « tiraillé » par cette question de la réciprocité. En particulier, quand durant l'entretien nos questions ont amené tel individu à revisiter des événements difficiles de son histoire, ses échecs ou à rendre compte de la précarité dans sa vie quotidienne. Face à l'expression de la souffrance, il n'est pas si facile de suivre le fil de l'enquête et l'on se surprend à délivrer quelques paroles apaisantes, ou pire quelques conseils.

A un moment donné, nous avons cherché comment mettre en œuvre une certaine réciprocité. C'est ainsi que nous avons commencé à adresser la retranscription de l'entretien à quelques enquêtés pour leur montrer la valeur symbolique que nous accordions à leurs témoignages. Cette idée apparaît d'autant plus discutable à posteriori, que certains sont quasiment illettrés et que la majorité lit très peu.

L'expérience a pris une tournure malencontreuse en ce qui concerne notre collaboration avec Magda. Son conjoint Michael avec qui elle était en instance de séparation a pris connaissance quelques jours plus tard de la retranscription qui traînait sur la table. Il a réagi avec colère à la lecture d'un passage où il apparaissait et nous a ensuite contacté par téléphone en état d'ébriété, pour en découdre... Nous avons convenu d'une rencontre le lendemain matin pour s'expliquer mais il ne s'est pas présenté.

Dans une enquête longitudinale, le maintien d'un certain accrochage relationnel devient un enjeu de plus en plus important au fil du temps. "Perdre" un individu dont on observe le parcours depuis plusieurs années, c'est être privé d'informations qui sont devenues particulièrement signifiantes. Avons-nous été trop intrusif lors de la rencontre précédente ? Sommes-nous suffisamment impliqué, disponible ou réceptif ?

Face à un refus ou à des absences successives d'un même individu au rendez-vous, il nous est arrivé par deux fois de rémunérer un entretien, vers la fin de l'enquête, à savoir avec Jean-Jacques et Maud.

Jean-Jacques repoussait sans cesse le rendez-vous et il semblait particulièrement méfiant. Après des années entre chômage et emplois aidés en structures d'insertion, il venait enfin d'accéder à un emploi en CDI chez un traiteur. Dans ce contexte, son témoignage sur les processus d'intégration dans cette entreprise nous apparaissait précieux.

Maud avait quitté le domicile de son père et elle venait de terminer une période d'une année en animation auprès des enfants.

Les résultats de ces deux entretiens ont été finalement contrastés. Après avoir empoché la rémunération à hauteur de 50 €, Maud n'a assuré que le service minimum pour rendre compte de sa dernière expérience mal rémunérée dans le champ de l'animation dans une association à caractère confessionnel, de son mode de vie assez instable à cause de la précarité et de son absence de domicile personnel, des liens qu'elle avait tissés avec des gens du voyage, de sa détermination à faire progresser son insertion dans le champ de l'animation. L'entretien n'a duré que 40 minutes et « son manque de profondeur » a probablement été tout autant la conséquence

de notre gêne par rapport au paiement effectué que de sa posture instrumentale.

Le scénario a été totalement différent avec Jean-Jacques et l'entretien a été un des plus riches, au regard des soixante-quinze conduits auprès de ces vingt-trois jeunes, durant trois années. La rencontre a eu lieu au sortir de sa journée de travail, dans un café, à quelques pas de son entreprise de restauration dans laquelle il était en pleine situation de conflit avec son chef d'équipe et ses collègues (deux femmes).

Demandeur au moment de la prise de rendez-vous d'une rencontre brève, il a finalement délivré un long témoignage de son expérience dans cet environnement de travail et sur sa souffrance. Il a pris le temps de faire le lien entre le conflit en question et son histoire. Il a longuement revisité ses dix années de tentatives sur le marché du travail. La richesse et l'intensité de son récit nous ont finalement amené, l'un et l'autre, à dépasser assez rapidement les conditions particulières liées à la rémunération.

Si cela peut être considéré comme un acte transgressif au regard des normes de l'enquête en sociologie, l'incitation d'une rémunération s'est avérée efficace avec Jean-Jacques. Il s'agissait aussi d'une occasion de mettre à l'épreuve une certaine orthodoxie du discours sur la conduite d'enquête : la rémunération allait-elle corrompre l'authenticité des récits délivrés par ces jeunes ?

L'expérience de terrain oblige à faire preuve de pragmatisme pour tirer le meilleur du possible. Cela se traduit inévitablement par des moments de perte de maîtrise qui oblige momentanément à en rabattre.

Pour autant, après cette expérience, nous nous garderons bien de recommander (ou de déconseiller) à quiconque de la pertinence de la rémunération par rapport à la difficulté d'obtenir un entretien. En matière d'enquête, le chemin se construit aussi en marchant.

4 - La construction des récits délivrés par ces jeunes : entre convocation de figures et agencements d'événements

Le propos qui suit concerne la structure des récits délivrés par ces jeunes. Comment construisent-ils ces récits ? Comment articulent-ils les dimensions synchroniques et diachroniques ? Observe-t-on une diversité ou au contraire une relative homogénéité dans ces constructions ? Quelles compétences sont convoquées pour les produire ?

Au préalable, deux remarques s'imposent. La structure de chaque récit interroge l'enquêteur dans sa manière de conduire l'entretien. Sa position et ses interventions ont pu contribuer à la fluidité des propos ou au contraire avoir provoqué des bifurcations, qui ne sont pas forcément pertinentes. Chaque enquêteur fait l'expérience de questions malencontreuses, d'oublis de relance ou d'impasses par rapport à des éléments qui auraient mérité d'être approfondis. Entre l'enquêteur et l'interviewé, l'entretien est bien aussi une co-construction.

Dans cette enquête, nous sommes face à une population bien spécifique et on peut faire l'hypothèse que l'analyse de la structure de récits de la part de personnes du même âge, mais engagées par exemple dans des études d'ingénieurs, révélerait bien des différences.

L'expérience des difficultés scolaires et du chômage demeure souvent problématique à raconter. La plupart des récits apparaissent comme des exercices sous pression et des prises de

position entre ce qui relève de la responsabilité de celui qui raconte, des contextes traversés et de la fatalité... Ces jeunes sont plus ou moins imprégnés par une idéologie largement dominante dans les dispositifs d'insertion en termes d'autonomisation, de dynamisation, de responsabilisation, de projets qui s'appuient sur un modèle du sujet acteur et responsable de son parcours professionnel (Dagot L, Castra D, 2002).

On voit poindre les effets de la norme d'internalité, c'est-à-dire la valorisation sociale des explications qui accentuent le poids de l'acteur comme facteur causal dans les trajectoires de vie. Son acquisition s'inscrit dans différentes formes d'apprentissages sociaux qui relèvent, pour une part, des institutions (Dagot L, Castra D, 2002). Ainsi, les récits prennent souvent, à un moment ou un autre, une tournure morale.

Au-delà, les récits que nous avons conduits semblent avoir été projetés, par la plupart de nos interviewés, autour de deux fonctions principales. Ils doivent justifier de la cohérence de leur parcours de vie, ils sont généralement enclins à rendre compte de leur système de valeurs, pour affirmer leur identité.

Pour cela, les jeunes font référence à des événements qui auraient été plus ou moins déterminants dans la structuration de leurs trajectoires. Ils représentent ce qu'Anne-Marie Arborio¹⁰ nomme des instantanés successifs, permettant de justifier des ruptures, de reconstruire une certaine continuité et de dégager une certaine cohérence.

Conjointement à ce travail d'articulation d'événements, les enquêtés convoquent aussi des figures. Tantôt bienveillantes et qui les ont aidés, tantôt plus ou moins hostiles, elles occupent une place prépondérante dans la construction narrative. Elles permettent de rendre compte de leur univers de référence, de leur système de valeurs, d'affirmer dans une certaine mesure leur identité : « *Raconter son histoire, c'est dire le monde dans lequel on vit et on a vécu, le monde auquel on croit et qui est aussi son monde* » (Demaziere, 2007).

Ces figures que George Herbert Mead¹¹ nomme « des autres significatifs », peuvent être des personnes, souvent des proches ou bien des institutions.

Le processus d'intériorisation et les usages d'une figure institutionnelle par rapport à une figure apparemment hors institution (le plus souvent quelqu'un de sa famille) ne semble pas foncièrement différent. Certaines figures comme Françoise, la grand-mère d'Amélie, symbolisent pour cette dernière la continuité, une certaine tradition et des coutumes.

L'une comme l'autre sont généralement projetées comme porteuses d'une certaine autorité et d'un certain pouvoir. Au-delà, l'institution n'est jamais une entité totalement abstraite, c'est d'abord la figure de la personne, salariée ou non, à qui le jeune a eu affaire dans telle ou telle organisation.

L'hostilité des figures institutionnelles contribue parfois à mettre en exergue la bienveillance de telle ou telle figure de sa famille. Françoise est d'autant plus projetée par Amélie comme une ressource et « son » modèle, qu'elle est comparée à cet agent de la mission locale qui refuserait de l'entendre et de répondre à ses véritables besoins.

¹⁰ Anne-Marie Arborio, *Les cheminements longs en sociologie*, in XVI journées du CEREQ, décembre 2009, p 11 à 21.

¹¹ Mead, G. *L'esprit, le soi et la société*, éditions PUF, Paris, 1963.

En schématisant, les événements sont plutôt convoqués pour donner à voir une certaine cohérence du point de vue de l'utilisation du libre arbitre. Les figures apparaissent pour faire valoir leur système de valeurs.

5 - Agencer les événements pour donner une certaine cohérence au récit.

Comme l'indique Didier Demazière¹², les entretiens sont souvent utilisés pour explorer des systèmes de représentations ou des univers de croyances, plutôt que les articulations des épisodes et des événements qui jalonnent le parcours de vie.

Or, quand ces jeunes acceptent et peuvent parler de leur expérience, une partie d'entre eux tentent de construire leur récit sur la trame de certains événements considérés comme particulièrement significatifs, pour lui donner une continuité et dégager une certaine cohérence. C'est particulièrement le cas de **Florian**.

Les éléments qui suivent sont extraits de quatre interviews que nous avons faites avec lui sur les trois années. Ce travail de réduction et d'extraction a eu comme préoccupation de respecter la trame de son récit structurée autour de treize événements :

- à 4 ans, divorce et séparation des parents,
- à 12 ans, revente forcée de la maison et retour en HLM dans un quartier défavorisé,
- à 17 ans, échec au CAP de magasinier automobile,
- à 17 ans, départ de Poitiers pour prendre un emploi à Tours,
- à 19 ans, départ de la maison de son père suite à une situation conflictuelle avec ce dernier,
- à 23 ans, installation avec Nathalie sa compagne d'aujourd'hui,
- à 25 ans, incarcération pendant quatre mois pour trafic de stupéfiants,
- à 25 ans, naissance de Diego son premier fils durant son incarcération,
- à 26 ans, embauche ratée comme magasinier dans une société de construction d'engin,
- à 27 ans, fin brutale d'une mission intérim, après 14 mois,
- à 28 ans, jugement pour trafic de drogue et soulagement de ne pas retourner en prison,
- à 29 ans, démarrage d'une activité de commerce de vêtements sur les marchés,
- à 29 ans, naissance de Fabio, son deuxième fils.

Ainsi, le premier événement marquant se produit avec le divorce de ses parents alors qu'il a quatre ans. Son frère aîné part vivre avec son père, magasinier en chef dans une concession automobile. Florian reste avec sa mère qui rencontre assez rapidement des problèmes financiers avec des revenus assez faibles : elle est employée au rayon charcuterie dans la grande distribution.

Elle se retrouve quelques années plus tard endettée, forcée de vendre le pavillon et de déménager avec Florian pour vivre en HLM sur un quartier populaire de l'agglomération (2^{ème} événement). Florian a douze ans : « *En arrivant dans ce quartier, cela s'est mal passé. Les jeunes*

¹² Didier Demazières, *Quelles temporalités travaillent des entretiens biographiques rétrospectifs ?* Bulletin de méthodologie sociologique, numéro 93, 2007.

me regardaient comme quelqu'un qui arrivait de la campagne. Comme mon père avait un peu d'argent, j'avais toujours des chaussures de marque et ça ne collait pas. C'est comme un défi pour voir qui est le plus fort. Ils envoient d'abord un jeune se frotter à vous. Certains avaient leurs grands frères qui étaient derrière eux. Moi, j'étais tout seul !... »

Ainsi, Florian est l'objet d'une sorte de bizutage avec quelques séances de tabassage, avant d'être intégré parmi une bande de la cité : *« Au bout de deux ans, j'appartenais à un groupe et on avait un squat dans les caves, on fumait des joints, mais quand on a été un petit peu plus grand, il y a eu aussi un peu de came qui tournait... »*

L'éloignement de son père aurait contribué à cette dérive : *« A l'époque, ma mère me laissait faire, mon père aurait réagi complètement autrement, il ne voulait pas entendre parler de cannabis et encore moins d'héroïne. »*

Il suggère que cette vie de quartier génère un décrochage scolaire : *« Après le brevet, j'ai voulu arrêter vers 14 ans, mais la loi c'est jusqu'à 16 ans. Donc, je suis allé au lycée professionnel pour faire une formation de mécanicien auto. Mais pendant deux ans, je n'y allais plus régulièrement et j'ai passé la fin de l'année dans le bureau du directeur, parce que ça n'allait pas. Je n'arrivais pas à suivre les cours et je n'ai pas eu le diplôme... »*

Son père, cadre dans une concession automobile, lui permet d'accéder ensuite à un apprentissage de magasinier automobile par l'intermédiaire de son réseau de concessionnaires. Florian s'intègre convenablement dans la pratique en entreprise, mais n'investit guère le versant théorique. Au moment de notre premier entretien, il trouve encore un certain plaisir à raconter l'épisode de l'examen du CAP (3^{ème} événement) : *« À l'époque, j'avais une mentalité jeune et je n'écoutais pas. Au CFA¹³, pour moi, l'idée c'était de faire la fête, je venais en formation comme en vacances... La veille du CAP, avec les autres de la classe, on a fait la fête à la maison avec le barbecue. Le lendemain, je suis arrivé en claquettes et en short pour l'examen et les examinateurs n'ont pas du tout apprécié! Du coup, j'ai été le seul de la classe à avoir loupé le CAP, même si ça ne m'a pas empêché de trouver du travail après. »*

Après cet échec, vers 18 ans, il décide de s'éloigner de l'agglomération et d'aller travailler ailleurs pour s'extraire de ses fréquentations et du trafic dans lequel il baigne plus ou moins.

Son père lui trouve alors un emploi de magasinier dans une autre concession automobile sur Tours (4^{ème} événement) : *« Je n'avais pas de voiture et il fallait que j'aille en scooter là-bas, c'était mon premier travail. J'étais tout seul, comme un branleur et le chef me parlait mal, il avait appris qu'il avait un cancer, il fallait qu'il arrête de fumer, il était sur les nerfs. Il m'a pris pour sa tête de turc. Au bout de quatre mois, j'ai démissionné et j'ai commencé à faire de l'intérim là-bas. »*

Après quelques mois d'intérim et de chômage, il laisse son studio sur Tours pour aller faire la saison comme plagiste à Montpellier, à proximité de son frère.

Après la saison, il retourne vivre chez son père : *« Cela s'est plutôt mal passé : comme j'étais plus ou moins au chômage, il ne me supportait pas. Du coup, je suis parti vivre avec une copine et faire de l'intérim. Mais au bout de deux ans ensemble, elle a vu que je dérivais vers les stupéfiants et elle est partie. Elle avait déjà connu quelqu'un qui était comme ça. Et quand elle*

¹³ Centre de Formation des Apprentis.

est partie, j'ai relâché par rapport au travail et c'est là que c'est parti : j'ai commencé à vendre des stupéfiants... »

La rupture avec son père correspond au 5^{ème} événement.

Pendant les quatre années qui suivent, il mène une carrière de « dealer-consommateur » tout en effectuant à certains moments quelques missions en intérim. Sa situation résidentielle est particulièrement instable : il vit à droite et à gauche, en caravane pendant quelques mois, jusqu'au jour où il rencontre Nathalie sa compagne d'aujourd'hui ; ils se connaissent depuis l'adolescence puisqu'ils se sont rencontrés au collège. Elle est d'une famille d'origine portugaise, son père et ses trois frères travaillent dans le bâtiment et résident à proximité, dans une petite commune de l'agglomération.

Florian s'installe avec elle (6^{ème} événement) jusqu'au jour où sa carrière de dealer connaît un coup d'arrêt quand il se fait arrêter et incarcérer (7^{ème} événement) : *« Je suis rentré en prison le 18 juillet et j'ai été en détention quatre mois... Cela été très dur pour moi (Le ton est grave)... On était trois dans la cellule, ça a été infernal ! Des gens très violents, sans être raciste, des arabes, ça a été affreux... Oui, moi, ma mère m'a bien élevé. Mais en prison, c'est vrai qu'il y a des gens pas très propres et des cinglés... »*... *« Je n'avais jamais fait de tentative de suicide, mais là-bas, j'en ai fait deux ! Je ne croyais pas en sortir, c'était le cauchemar !... »*

Le choc de la prison est symbolisé aussi par plusieurs événements familiaux pendant son incarcération :

« Dix jours après mon entrée en prison, mon petit Diego est né (8^{ème} événement), mais je ne l'ai pas vu naître... »

« Mes grands-parents (du côté de sa mère) ont fêté leurs 60 ans, et moi je n'étais pas là. Ils ont dit à la famille que j'étais à l'hôpital et je comprends : ça n'est pas une fierté d'avoir un petit-fils en prison... »

« En détention, j'ai eu le temps de réfléchir. Je voyais tous ceux qui m'écrivaient, mes grands-parents, ma mère, mon frère, ils étaient désemparés... »

« À la maison d'arrêt de Poitiers, certains gardiens se rappelaient de mon grand-père (du côté de son père) qui avait été gardien de prison là-bas pendant une vingtaine d'années. Il a laissé le souvenir d'une très forte personnalité, de quelqu'un qui n'avait pas peur de mater les prisonniers dangereux, de rentrer tout seul dans leur cellule, alors que les gardiens s'y mettent à trois. »

Florian prétend avoir changé de vie après sa détention : *« Nathalie est restée avec moi pendant que j'étais en détention et à la sortie, elle m'a dit que si je recommençais elle partait avec l'enfant. Moi, ça m'a calmé ! J'ai rompu avec la plupart de mes relations qui étaient comme moi, dans les stupéfiants. Ça ne me dérange pas trop, j'ai ma femme, mon petit garçon, mes parents, ma belle-famille, c'est le principal ! Pour moi, ça a été une très mauvaise période et ça me pousse maintenant pour m'en sortir car je ne veux pas y retourner et puis d'abord j'ai toujours travaillé !... »*

Il est en attente de jugement durant les deux années et demie qui suivent et très inquiet par rapport au risque de devoir retourner en prison : *« Il faut que je pointe toutes les semaines au commissariat. La police continue l'enquête, mais l'attente du jugement, c'est très, très, très*

long !... Moi, j'essaie de me réinsérer, de travailler, mais ça me coupe les pattes, ça me trotte tous les jours dans la tête de savoir si je vais retourner en prison. Même ma mère, ça l'inquiète... »

Ayant donné des informations sur le réseau lors de la garde à vue, il est aussi dans la crainte de représailles : *« J'ai subi des menaces et je sais que cela se passera mal ! Je connais ce milieu et ces gens... »*

Durant cette période probatoire, il se replie sur sa famille et se met en retrait de la dimension sociale de l'entreprise où il est en intérim : *« C'est très bien ici, mais finalement je n'ai pas beaucoup de contacts avec les salariés. De toute façon, j'aime bien rester seul à fumer ma cigarette. Je vois comment je suis au travail par rapport aux autres : à 17 H 30, eux, ils arrêtent et ils discutent. Moi, il faut que je reste connecté au travail, le travail me permet de faire le vide par rapport à mes problèmes et j'ai besoin de travailler, d'ailleurs, je ne peux pas rester chez moi à rien faire. Depuis que je suis passé en prison, ça n'est plus pareil, j'ai changé... »*

A cette période, il revendique ce statut d'intérimaire comme un choix, en valorisant l'autonomie et la facilité pour trouver du travail : *« Je sais que si je n'ai plus de travail, je vais demain dans des boîtes intérim et j'en trouve... Les gens disent qu'il n'y a pas de travail, mais il y a du travail... »*

Le système de l'intérim lui permet de demeurer dans une semi-clandestinité et d'éviter une certaine forme de subordination à l'employeur : *« En ce moment, je travaille depuis plusieurs mois sur une mission, je ne vais jamais à l'agence... Ils me paient toutes les semaines et il n'y a que pour les vacances ou des choses comme cela que je vais les voir... »*

Il témoigne d'un certain équilibre dans le système de l'intérim jusqu'à deux événements qui le contrarient sérieusement : *« J'étais magasinier sur une mission et là-bas, ça se passait bien. Un matin, une société (où il avait été en mission l'année précédente) m'appelle pour me dire : On a un CDI pour vous. Je réponds : vous êtes sûr ?. Ils me répondent : oui, oui, oui. Du coup, je suis parti travailler là-bas et au bout d'une semaine ils me disent : Vous ne convenez pas, vous êtes trop timide ! Alors que j'avais laissé tomber une longue mission, je me suis retrouvé sans rien ! (9^{ème} événement). »*

L'année suivante, une autre société met brutalement fin à sa mission juste avant son jugement (10^{ème} événement) : *« J'arrivais à 14 mois de mission là-bas comme magasinier et il avait été plus ou moins convenu que je fasse 4 mois encore. À un moment, ils ont décidé d'arrêter avec les intérimaires les plus anciens pour renouveler. Ça m'a fait vraiment suer, parce que je comptais sur la poursuite de cette mission pour obtenir le bracelet électronique au jugement et éviter un retour en incarcération... Moi je savais que si je n'avais pas de travail, je risquais de retourner en prison !... »*

Lors du jugement, il se présente comme étant toujours en intérim, il évite l'incarcération (11^{ème} événement) et il obtient le bracelet électronique qu'il devra porter pendant six mois.

Ayant effectué sa peine, il décide alors de quitter le système de l'intérim et de se lancer dans le commerce (12^{ème} événement) : *« Comme l'intérim marchait moins bien et que j'avais vraiment été déçu par les fins des dernières missions, j'ai décidé de me lancer dans la vente sur les marchés. » (...)* *« Depuis février, je vends des vêtements hommes et femmes pour les jeunes.*

C'est du travail six jours sur sept, mais il n'y a pas de patron derrière, on est libre dans son travail : si je veux fumer ma cigarette, je fume ma cigarette !... Si je veux aller boire un café, je vais boire un café !... C'est un petit peu l'indépendance et je sais que si ça ne marche pas, je ne pourrais en vouloir qu'à moi ! »

Il a pu se lancer grâce à son père qui lui fait aujourd'hui davantage confiance. Il lui a donné 10 000 € : *« C'était une promesse qu'il avait faite, il l'a tenue parce qu'il a vu aussi que ça ne partirait pas dans la came. »*

Sa mère lui a fait une avance pour acheter un camion, son frère qui tient un commerce du côté de Montpellier lui a donné des conseils.

Alors qu'il se décrivait comme particulièrement distant par rapport aux autres salariés durant ses missions intérim, il témoigne maintenant de son plaisir dans les relations sur le marché : *« Et puis, entre commerçants sur le marché, c'est une belle ambiance, c'est une grande famille ! Souvent, on se retrouve en début d'après-midi pour prendre un verre. Les autres commerçants, ils voient bien que je fais ça sérieusement. J'ai investi pour plus de 3000 € de matériel avec, en plus, le stock de vêtements pour démarrer et je ne suis pas un simple saisonnier!... »*

Au moment où nous le rencontrons pour la dernière fois, il semble avoir trouvé un certain équilibre dans son environnement avec sa belle-famille. Les relations avec ses parents se sont améliorées : *« J'ai pu vraiment tourner la page et je suis vraiment passé à autre chose. J'en suis content... j'étais sous traitement de Subutex et j'ai arrêté ça aussi... J'ai eu un deuxième petit garçon qui s'appelle Fabio. (13^{ème} événement) On fait le baptême le mois prochain avec les familles et c'est mon père et ma mère qui partagent les frais... »*

Il est en train de préparer l'examen du permis de chasse en faisant référence à son père et à sa belle-famille qui sont aussi des chasseurs.

Il espère construire une maison sur la commune avec l'aide de ses beaux-frères à proximité de ses beaux-parents : *« On se voit quasiment tous les soirs, ce sont des portugais, des gens accueillants et des travailleurs : ils ont construit eux-mêmes leur maison. On est allé tous ensemble en vacances au Portugal et on a été bien accueilli par la famille... »*

Ainsi, Florian donne une interprétation de son parcours liée à une chaîne d'événements. En schématisant à l'extrême, on peut reconstituer cette trame : le divorce de ses parents l'amène à déménager avec sa mère dans un quartier populaire de l'agglomération. Il est soumis alors à une violence de la part des bandes de la cité. Trop loin de son père, il se laisse prendre par une petite délinquance et décroche du système scolaire. L'expérience de l'apprentissage de magasinier automobile ne lui permet pas de s'en extraire et la tentative de partir travailler à Tours échoue. De retour dans l'agglomération, le conflit avec son père l'amène à plonger de plus en plus dans la délinquance, jusqu'au jour où il se fait arrêter.

Si l'expérience de l'incarcération a été terrible, elle l'a amené à sortir de la délinquance, en prenant appui sur sa capacité à trouver des emplois par le système de l'intérim et en s'appuyant sur sa famille d'origine, celle qu'il construit avec Nathalie et sa belle-famille.

Ayant, selon son expression, *« payé sa dette avec la justice »*, il se lance dans le commerce de vêtements avec l'aide de son père et de sa mère. Conjointement, avec sa compagne Nathalie et sa belle-famille, il a trouvé une certaine intégration dans un environnement qui semble lui

convenir.

Florian a démontré une compétence particulière pour agencer son histoire à partir d'événements dans des rapports de cause à effet, entre les précédents et ceux qui suivent.

6 - Quelles compétences sont convoquées pour la construction du récit de vie

L'histoire racontée est une histoire personnelle, non seulement parce qu'elle est autobiographique, mais parce qu'elle est une prise de position sur ce qui s'est passé (Berger et Luckmann, 1986). Le récit correspond plus ou moins à des arrangements nécessaires pour rendre compte de son parcours. A priori, toute histoire « brute » serait impossible à mettre en mots...

L'exercice convoque un certain nombre de compétences pour objectiver son histoire. Certains jeunes décrivent de nombreuses expériences dans leur contexte et apportent des analyses. C'est par exemple le cas de **Christian** avec sa formation de conducteur poids lourds qu'il est en train de terminer. Il décrit l'organisme de formation, les formateurs et le groupe d'une vingtaine de stagiaires en formation avec lui. Il distingue les plus âgés, généralement adressés par les entreprises et plutôt sérieux en comparaison avec les plus jeunes, orientés par Pôle emploi : « *Les jeunes s'en foutent un peu, ils ne travaillent pas suffisamment et râlent trop souvent !...* »

Il précise les raisons pour lesquelles il apprécie quand même l'ambiance : « *Les formateurs nous font confiance et ils sont sympas. Je m'entends bien avec les plus âgés et on prend souvent un verre à la débauche.* »

Il témoigne de sa peur de l'échec quand il a commencé la formation et de l'importance du soutien des formateurs qui ont cru en lui. Il précise que c'est surtout la marche arrière en conduite qui lui pose problème : cette difficulté serait liée à sa dyslexie.

Il explique en détail et avec le langage spécialisé les différents contenus de la formation : le plateau, les vérifications, le dételage/attelage, etc.

Il fait le lien entre sa décision de devenir conducteur poids-lourd et l'entreprise de transport que sa mère a géré, il y a une quinzaine d'années. Il argumente pour expliquer en quoi ce métier lui convient : le goût du déplacement, de l'autonomie, de la liberté.

À la fin de cette séquence, Christian a brossé un tableau relativement cohérent des conditions et du contexte de la formation, des apprentissages, du métier et de ses motivations.

L'exercice exige une certaine capacité à se décentrer pour rendre compte des contextes de leurs expériences et produire une intrigue.

La plupart des enquêtés alternent les séquences où ils s'évertuent à relier les événements et leurs expériences pour montrer la continuité de leur trajectoire (comme Florian), avec d'autres où ils se racontent avec un certain relâchement et plutôt dans une dynamique d'associations d'idées. C'est le cas de Sylvain, sa narration s'accélère pendant une séquence d'environ dix minutes (avec très peu d'intervention de notre part), où il aborde divers sujets qui semblent émerger de manière aléatoire :

- Il doit rencontrer dimanche prochain son ex manager d'une société de restauration rapide pour s'expliquer sur son abandon de poste il y a quelques jours, lors de la période d'essai : « *Je pense que je vais regretter pendant un certain temps d'avoir arrêté, mais après ça ira !...* »

- Il a récemment participé à une formation de mobilisation à la recherche d'emploi avec Pôle emploi, « *par politesse* ».

- Dans la précarité, il se demande toujours si les gens qui s'intéressent à lui le font par pitié.
- En matière de loisirs, il lit surtout de la poésie et regarde comme tout le monde des DVD.
- Pour lui, la réussite n'est pas forcément source de bonheur : « *Certains ont de l'argent, mais aucun contact humain et une vie merdique.* »

- « *Les contacts par les réseaux sociaux sont des contacts fantasmés.* »

- Il a changé quatre fois de référent récemment et cela a été difficile car il met du temps à faire confiance aux gens.

Ces jeunes apparaissent à certains moments débordés et sujets à une perte de maîtrise : Sylvain perd le fil de son récit pour passer sans transition d'un événement vécu récemment à une réflexion philosophique. Le lien n'apparaît pas évident.

Si la référence à des événements charnières semble pouvoir objectiver les parcours de vie et donner une cohérence au récit, il convient de considérer qu'il n'y a ni modèle exclusif ni modèle supérieur dans la manière de se raconter. La démonstration de Florian s'apparente à une perspective diachronique qui ne semble pas convenir à **Moustapha** d'origine comorienne et dans un autre rapport au temps. Le récit de ce dernier ne fait pas allusion à des événements particuliers. Dans une démonstration convaincante, il fait référence en priorité à quelques figures, en particulier celles de sa mère et de son beau-père : « *Mon beau-père, c'est l'homme que j'ai vu quand j'ai ouvert les yeux et c'est l'homme qui m'a élevé ! Je le considérais comme mon père. Déjà, c'est grâce à lui que je suis là ! Je le regardais travailler quand j'étais enfant et c'est pour ça que je suis devenu maçon. En plus, il aimait bien discuter avec les gens et il était respecté là-bas...* »

« *J'ai vu comment ma mère s'accrochait pour gagner notre vie, elle travaillait à la terre et souvent tard le soir. C'est elle qui m'a donné aussi l'importance du travail...* »

Son récit met en exergue l'attachement à ses origines, le respect des anciens, de la tradition, de lui-même, du métier. C'est cette continuité qui donne pour lui du sens à son parcours.

Certains récits sont polarisés par une thématique particulière. Celui d'Antoine s'apparente à une litanie de ruptures récurrentes. D'autres sont polarisés par la lutte contre de nombreuses figures hostiles. Emma voudrait « mettre dehors » tous ces travailleurs sociaux qu'elle décrit comme des sangsues, mais dont elle ne peut se passer.

Celui d'Emeline exprime un certain optimisme. Les événements, les figures ou les expériences traduisent le sentiment qu'elle peut avancer.

A contrario, celui d'**Oscar** est particulièrement morbide et déprimant (pour l'enquêteur lui-même). Après une enfance difficile à cause de problèmes d'intégration, en particulier dans les milieux scolaires, son histoire semble basculer avec le suicide de son frère. Il a 25 ans et vit en couple en Charente-Maritime. Il connaît une période particulièrement difficile dans les mois qui suivent. Dès le premier entretien, il rend compte de la séquence ubuesque et particulièrement violente : sa copine autoritaire se sépare de lui alors qu'ils partagent un appartement depuis plusieurs années en Charente-Maritime. Elle lui enjoint de mettre ses affaires dans des cartons qu'elle est allée chercher. Elle le ramène chez ses parents le soir même et s'en explique auprès

d'eux hors de sa présence. Il vit dans la maison parentale et dans une ambiance morbide durant les années qui suivent : la chambre du frère décédé est devenue un sanctuaire avec ses objets et sa décoration gardés intacts.

Il est pris en charge par l'hôpital de jour de l'agglomération qui finit par le placer dans une institution pour handicapés.

En particulier auprès du personnel de la psychiatrie Oscar ressasse à qui veut bien l'entendre cette histoire tragique. Enfermé dans son récit, et il semble bien incapable de le faire évoluer...

Annexe

Les portraits succincts de ces 23 jeunes

Ces portraits succincts sont amenés pour faciliter l'appropriation de cette étude. Ils doivent permettre au lecteur de contextualiser les séquences de parcours décrites et interprétées en amont, avec des éléments objectifs sur l'origine et l'itinéraire de chacun de ces jeunes.

Amélie

Amélie est née en 1989, fille unique, elle n'a pas connu son père qui aurait été condamné pour des escroqueries.

De milieu populaire, sa mère travaille comme serveuse, puis dans le nettoyage. Amélie est scolarisée en IME à Carhaix en Bretagne, puis déménage sur Poitiers vers sa 16^{ème} année. Un an plus tard, elle quitte l'IME de l'agglomération de Poitiers en conflit avec cette institution. Elle reproche à cet établissement la froideur des relations (en comparaison avec Carhaix) et d'avoir été assignée au repassage.

Elle se marie à 20 ans avec un algérien, en situation irrégulière. Ils ont un enfant la même année et habitent en logement HLM. Elle reste à la maison et son mari travaille de temps à autre en intérim. Elle ne maîtrise pas l'écrit, mais utilise Internet, en particulier pour communiquer avec sa belle-famille en Algérie.

Amélie témoigne de l'attachement à sa grand-mère qui tenait un bar. À la fin de notre enquête, elle s'est convertie à la religion musulmane et porte le voile. Depuis sa sortie du système scolaire, elle reste à la maison et sa recherche d'emploi reste assez secondaire.

Anne

Anne est née en 1985, fille unique d'un père chauffeur routier et d'une mère employée en Deux-Sèvres. Suite à des problèmes de dyslexie en primaire, elle est placée vers sa 10^{ème} année dans un établissement pour handicapés, un ITEP. Elle sort à sa majorité sans qualification. Elle est ensuite hébergée en FJT, puis prise en charge par différentes institutions où elle est particulièrement appréciée, pour sa motivation et sa confiance dans les intervenants sociaux. Depuis sa sortie du système scolaire, elle est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage et des stages d'insertion. Elle est affiliée à la catégorie de travailleur handicapé, mais a obtenu son permis de conduire.

Antoine

Antoine est né en 1988 d'un père boucher et d'une mère au chômage. Il est le deuxième d'une fratrie de trois enfants. Après le divorce de ses parents, il vit tantôt au domicile de sa mère, tantôt chez sa tante.

Après plusieurs redoublements au collège et au lycée, il termine sa carrière scolaire en terminale avec un échec au bac technique. Il quitte le domicile vers sa 20^{ème} année à cause de conflits récurrents avec son beau-père et connaît alors une période d'errance jusqu'à son hébergement en FJT, puis son accès au locatif privé.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage.

Armand

Armand est né en 1979 d'un père agent à l'université et d'une mère employée. Il est l'aîné d'une fratrie de deux garçons. Il rencontre des difficultés scolaires dès le primaire et il est scolarisé en maison familiale vers l'âge de 12 ans pour éviter le placement en SEGPA, au sein de l'éducation nationale. Il termine sa scolarité par un BAPA en travaux paysagers, dans un lycée professionnel.

À l'issue de plusieurs stages d'insertion, il est affilié à la catégorie de travailleur handicapé. A 25 ans, il quitte le domicile familial pour un studio dans le parc social, mais reste très attaché à sa famille élargie (parents, grands-parents, oncles et tantes, cousins, etc.). Il a son permis de conduire et une voiture.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi (aidé ou pas) avec des périodes de chômage et des stages d'insertion.

Charlène

Charlène est née en 1988. Elle est la cadette d'une fratrie de deux filles. Ses parents vivent en Martinique. Son père est cadre commercial et originaire de la métropole. Sa mère vendeuse est née en Martinique. Charlène réside depuis son enfance avec sa grand-mère paternelle dans le centre-ville de Poitiers et dans des conditions assez confortables. Elle fréquente des écoles privées et termine une scolarité difficile, en BEP secrétariat. A la fin de l'enquête, elle est bien intégrée dans son emploi de factrice à la Poste.

Christian

Christian est né en 1981 en Région parisienne et il est le cadet d'une fratrie de deux. Son père pâtissier, et sa mère secrétaire, divorcent alors qu'il a 5 ans. Après la séparation, Christian déménage avec sa mère dans le Lot-et-Garonne, puis cinq années plus tard sur le département de la Vienne, à proximité de sa grand-mère maternelle.

Il connaît une scolarité difficile. A cause d'une dyslexie, il redouble trois ans son CP et est orienté en SEGPA.

Après sa majorité, il alterne les emplois en intérim, les stages d'insertion et les périodes de chômage. Entre-temps, il travaille six ans comme manœuvre dans la même entreprise de transport, obtient son permis de conduire et fait l'acquisition d'une voiture. A la fin de l'enquête, il vient d'effectuer une formation qualifiante de soudeur, puis de conducteur poids-lourd.

À 29 ans, il vit toujours chez avec sa mère, en logement HLM.

Anaïs

Anaïs est née à Dunkerque, elle est la cadette d'une fratrie de quatre enfants. Son père est employé d'une société de dépannage et sa mère reste à la maison. Elle termine sa scolarité par un Bac professionnel de comptabilité auquel elle échoue à plusieurs reprises. Suite à des conflits

successifs avec ses parents, elle quitte le domicile parental à 21 ans pour se réfugier en centre d'hébergement. Dans les années qui suivent, elle part chez sa tante en Région parisienne pour rechercher du travail. Suite à une agression dans le RER, elle rejoint ses parents dans la Vienne, puis obtient un hébergement gratuit en FJT pour préparer le DEAU à l'université.

Depuis sa sortie du système scolaire, elle alterne des périodes en emploi, des stages d'insertion et des séquences de chômage.

Florian

Florian est né en 1981 dans la Vienne. Il est le cadet d'une fratrie de deux frères. Son père est cadre dans une concession automobile, sa mère vendeuse en grande surface. Ses parents divorcent alors qu'il a quatre ans et il se retrouve sous la garde de sa mère. Cette dernière rencontre des problèmes financiers qui l'obligent à déménager dans une cité HLM.

La scolarité de Florian se dégrade et il consomme régulièrement du cannabis. Avec l'aide de son père, il entreprend un apprentissage de magasinier, mais échoue à l'examen du CAP. Dans les années qui suivent, il s'investit dans le trafic de stupéfiants tout en travaillant de temps en temps en intérim.

Nestor

Nestor est né en 1986, d'un père employé dans une société de transport et d'une mère à la maison. Il est le cadet d'une fratrie de trois, dont deux sœurs. Il rencontre des difficultés dans sa scolarité dès le primaire. Il est ensuite orienté au collège en SEGPA. A sa sortie de l'éducation nationale, il tente un apprentissage en peinture qu'il abandonne rapidement. Il est intégré ensuite dans une classe de préparation à l'apprentissage sans pouvoir trouver de contrat d'apprentissage. A la fin de notre enquête, il a 25 ans, réside toujours chez ses parents dans une cité HLM et alterne de longues périodes de chômage avec des emplois aidés.

Oscar

Oscar est né en 1978, il est le deuxième d'une fratrie de trois. Son père et sa mère sont fonctionnaires des impôts. Il connaît des difficultés dès le collège et ses parents l'orientent vers les maisons familiales. Il termine sa scolarité par un Bac professionnel en espaces verts, qu'il n'obtient pas.

Il s'installe en couple en Charente-Maritime et travaille quelques années dans le cadre d'un emploi aidé d'agent de service à l'entretien, pour un bailleur social. La perte de son emploi et le suicide de son frère provoquent son retour chez ses parents. Considéré comme handicapé par les institutions, il ne cherche plus d'emploi ces dernières années. A la fin de l'enquête, il vient d'intégrer un ESAT.

Emeline

Emeline est née en 1981 d'un père employé et d'une mère à la maison. Enfant unique du couple, elle a une demi-sœur du côté de sa mère.

Dès l'école primaire, elle rencontre des difficultés importantes et elle est placée en IME. À la

majorité, elle connaît une période de tension avec sa mère et quitte le domicile parental pour vivre en FJT. Sa carrière professionnelle commence par un apprentissage de serveuse mais elle n'obtient pas le CAP. Elle alterne ensuite des périodes en emploi aidé avec d'autres au chômage. Au début de notre enquête, elle loue un appartement chaudement décoré dans une résidence privée et vient de rencontrer un grave problème de santé.

Emma

Emma est née en 1985. Dès son enfance, elle est placée en famille d'accueil, puis en ITEP jusqu'à sa majorité. On lui aurait dit ultérieurement que son placement en ITEP aurait été motivé par son comportement agité.

Malgré la pression des services sociaux, elle décide à 18 ans de travailler dans une activité non déclarée dans une boîte de nuit. En représailles, elle est contrainte de quitter le FJT et squatte pendant plus d'une année chez des connaissances.

Après une période en couple, elle devient maman d'un petit garçon. A nouveau sans logement et célibataire, elle se réfugie pendant sept mois avec son fils en centre d'hébergement. Elle quitte cette institution en assez mauvais termes à cause des règles et de l'ambiance trop stricte et se relogé dans un logement quasiment insalubre.

Après son activité non déclarée, elle alterne des périodes de chômage avec quelques emplois aidés. A la fin de notre enquête, elle attend un deuxième enfant.

Farah

Farah est née en 1987 en France. Elle est la septième d'une fratrie de huit enfants d'une famille d'origine maghrébine, son père ouvrier est décédé en 2007, sa mère est « femme au foyer ».

Farah connaît une scolarité agitée à cause de son comportement rebelle. Elle quitte le lycée professionnel à 17 ans, à l'issue d'une formation dans le domaine de la vente. Dans les années qui suivent, elle alterne le chômage et les petits boulots en restauration, le plus souvent dans la vente et le nettoyage. Quand nous la rencontrons la première fois, elle est locataire d'un studio dans un immeuble insalubre. Quelques mois plus tard, elle retourne au domicile familial pour des raisons financières.

Jean-Jacques

Jean-Jacques est né en 1978 dans une commune rurale et il est le cadet d'une fratrie de quatre enfants. Il fait allusion à des demi-frères et demi-sœurs qu'il connaît à peine.

Dès son enfance, ses parents se séparent. Jean-Jacques se retrouve au domicile de sa mère et de son beau-père qu'il décrit comme violent. A son entrée au collège, il est orienté en SEGPA puis est l'objet d'un placement en institution au titre de la protection de l'enfance.

À sa majorité, il entreprend un apprentissage en restauration, mais échoue deux fois au CAP.

Durant les 10 années qui suivent, il est locataire d'un logement HLM. Il travaille le plus souvent en emploi aidé, dans des SIAE, entre des périodes de chômage. Il connaît des échecs successifs en restauration rapide.

A la fin de notre enquête, il est en conflit avec ses voisins.

Juliana

Juliana est née en 1982 à l'île Maurice d'un père gardien de parking et d'une mère à la maison. Elle est la troisième d'une fratrie de quatre enfants.

Elle quitte le système scolaire à 14 ans pour travailler en usine et à 16 ans, elle monte une petite épicerie.

Elle quitte l'île Maurice à 20 ans pour s'installer en France avec son mari qui est comptable et a 15 ans de plus qu'elle. Ils se sont connus via un site de rencontres sur Internet.

Après un stage d'insertion, une période en emploi aidé dans le nettoyage, elle donne naissance à un petit garçon et reste à la maison. Conjointement, elle est devenue aide maternelle et garde un enfant.

Magda

Magda est née en 1979 d'un père agent de service dans un lycée et d'une mère aide-soignante. Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq enfants. À la fin de l'école primaire, elle est orientée vers un établissement pour élèves en difficulté (EREA). À 16 ans, elle est placée dans un foyer au titre de la protection de l'enfance. Elle témoigne avoir été l'objet de mauvais traitements de la part de sa mère. À la sortie du collège, elle effectue un apprentissage de serveuse dans un restaurant d'entreprise à la DDE. Elle n'obtient pas le CAP.

A 18 ans, elle se met en couple et donne naissance à deux enfants. Après avoir connu une période en CHRS, elle réside en logement HLM, à la périphérie de l'agglomération.

A la fin de notre enquête, elle est en séparation de couple.

Depuis une dizaine d'années, elle alterne les périodes au chômage avec quelques emplois en maison de retraite, en école, dans la grande distribution. Elle n'a pas pu obtenir son permis de conduire.

Maud

Maud est née en 1986, d'un père maçon au chômage et d'une mère « femme au foyer ». Elle est l'aînée d'une fratrie de deux filles. Durant sa petite enfance, sa mère quitte le domicile familial.

Maud termine sa scolarité à 18 ans par un BEP peinture en lycée professionnel. Elle enchaîne ensuite des périodes de chômage avec quelques stages d'insertion, puis s'oriente vers l'animation suite à des pratiques d'entraide, pour garder les enfants de ses voisines.

A 24 ans, Elle a obtenu le BAFA, mais n'a toujours pas de logement personnel. Elle réside à certaines périodes chez son père qui est au chômage depuis 20 ans. Elle trouve aussi des dépannages chez des connaissances.

Moussa

Moussa est né en 1980 aux Comores d'une mère cultivatrice et d'un père chauffeur de bus décédé en 1981. Il est le troisième d'une fratrie de quatre enfants, avec trois sœurs. Il est élevé par son beau-père qui est maçon.

Moussa termine sa scolarité à Mayotte. Après deux échecs au CAP en électricité et en maçonnerie, il travaille trois années comme manœuvre et dans la maintenance. A 21 ans, il part vivre en métropole où il a de la famille. Il travaille comme maçon pendant deux années en région parisienne puis déménage sur Poitiers pour rejoindre son frère et sa sœur. Durant un stage d'insertion, il se fait embaucher dans une petite entreprise de maçonnerie, où il travaille toujours sept ans plus tard. A la fin de l'enquête, il est papa d'une petite fille et il vient de se séparer de la maman.

Sylvain

Sylvain est né en 1978 à Toulouse. Il est le troisième d'une fratrie de huit enfants. Ses parents se séparent quelques années après sa naissance. Son père est ingénieur, sa mère effectue des remplacements d'intendante avant de glisser vers le chômage de longue durée. Sylvain effectue une scolarité chaotique qu'il termine par un BEP secrétariat dans un établissement privé, sans obtention du diplôme.

Durant les deux années qui suivent, il alterne les stages d'insertion avec le chômage, puis part en région parisienne où il a de la famille. Il occupe un emploi jeune dans l'animation pendant trois ans qu'il abandonne pour des problèmes d'hébergement. Il revient sur Poitiers et doit recourir à l'hébergement social avant d'obtenir un logement HLM, dans lequel il vit toujours.

Depuis son retour sur Poitiers, il y a quatre ans, il alterne les périodes prolongées au chômage avec des séquences en formation pour préparer le DAEU, qu'il n'obtient pas. Il fait de brèves tentatives dans la restauration rapide et n'a comme ressource que le RSA.

Vanina

Vanina est née en 1984 au Cameroun. Elle est la fille unique d'un père décédé précocement et d'une mère employée des douanes. Cette dernière se remarie dans les années 1990 avec un français et ils s'installent en France. Vanina demeure au Cameroun sous la responsabilité de son oncle. Elle quitte le système scolaire au lycée, en première scientifique.

A 23 ans, elle rejoint sa mère et son beau-père sur une commune rurale du département de la Vienne. A 25 ans, elle déménage en FJT sur l'agglomération pour trouver plus facilement du travail. Pour autant, elle reste en lien avec ses parents.

Elle alterne des emplois précaires en maison de retraite, dans le nettoyage, en cuisine et des périodes de chômage. Elle projette de faire une formation d'aide-soignante ou d'auxiliaire en puériculture.

Momo

Momo est né en 1988 à Mayotte. Son père décède durant les premières années de sa vie. Il est le cadet d'une fratrie de huit.

A l'âge de 13 ans, il part à la Réunion rejoindre sa sœur aînée. Il quitte l'école en troisième. À 18 ans, il part en métropole sous la responsabilité de ses frères aînés, dont l'un est dans la police. Il effectue plusieurs stages d'insertion.

À 19 ans, il s'engage dans l'armée mais est renvoyé à cause d'une incapacité physique liée

aux séquelles d'une bagarre.

L'année suivante, il effectue une formation dans la sécurité, mais la préfecture lui interdit de se présenter aux examens à cause de son casier judiciaire. Après une nouvelle période de chômage, il trouve un emploi en restauration rapide.

Il s'installe en couple avec une jeune fille originaire du département de la Vienne.

Roger

Roger est né en 1986 à Mayotte, mais il a passé son enfance à la Réunion. Il est le deuxième d'une fratrie de neuf enfants. Il n'a pas connu son père.

Il témoigne d'une scolarité difficile, en particulier à cause de l'obligation de rester assis. Vers ses 15 ans, il est envoyé en métropole sous le contrôle de la famille élargie. Il s'intègre dans la cité en Région parisienne et dérive vers de petits trafics. Deux ans plus tard, sa famille l'oblige à rejoindre sa mère sur le département de la Vienne, à cause de ses mauvaises fréquentations.

Roger effectue d'abord une année en CFA, sans réussir à trouver un employeur en peinture.

Entre des périodes de chômage, il effectue plusieurs stages d'insertion, une formation de façadier, puis de coffreur-bancheur. Il développe une certaine réticence avec les activités du bâtiment à cause de la pénibilité du travail et de la dureté des relations.

A la fin de l'enquête, il s'est installé avec son amie dans le locatif privé, il n'a toujours pas trouvé d'emploi et continue un trafic de cannabis.

Samia

Samia est née en 1982 aux Comores et a vécu son enfance à Mayotte. Elle est l'aînée d'une fratrie de dix enfants. Son père est entrepreneur du bâtiment et sa mère au foyer. Ses parents sont séparés et elle n'a plus de contact avec son père. À 19 ans Samia quitte le système scolaire en première, à Mayotte.

Sa mère l'envoie ensuite en métropole pour poursuivre ses études et la remotiver. Elle réside d'abord chez un oncle qui l'enferme régulièrement. Elle se plaint de mauvais traitements et est recueillie en foyer, puis en FJT.

Sa carrière professionnelle commence par des emplois aidés d'agent de service à l'hôpital et en maison de retraite. Elle a réussi à faire progresser son intégration dans les services aux personnes. Deux ans plus tard, elle entre en formation et obtient le BEP sanitaire et social. Par la suite, elle effectue des remplacements réguliers à l'hôpital, en tant qu'aide-soignante auprès des personnes âgées. Depuis 2009, elle est maman d'un petit garçon et habite en logement social. A la fin de l'enquête, son projet est d'accéder à la formation d'aide-soignante.

BIOGRAPHIE

Alonzo et Huguée, *Sociologie des classes populaires. Domaines et approches*, éditions Armand Colin, Paris, 2010.

Aubenas F, *Le quai de Ouistreham*, éditions de l'Olivier, Paris, 2010.

Beaud et Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, éditions la Découverte, Paris, 1997.

Beaud S, *Stages ou formations ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une mission locale de l'emploi*, in Revue Travail et Emploi n° 67, 1996, pp 67-89.

Becker H, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, éditions Métailié, Paris, 1985.

Berger, Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, éditions Méridiens Klincksieck, Paris, 1986.

Bourdieu P, *La domination masculine*, éditions du seuil, Paris, 1998.

Brégeon P, *A quoi servent les professionnels de l'insertion ?* Les éditions L'Harmattan, Paris, 2007.

Castel R, *De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle*, in Donzelot, J, (dir.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Éditions Esprit, pp 137-168, Paris, 1991.

Castra D, *L'insertion professionnelle des publics précaires*, Edition PUF, Paris, 2003.

CEREQ, *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, 2010, édition la documentation française.

CEREQ, *Les cheminements longs : données, méthodes et apports pour les analyses du marché du travail*, 16^{ème} journées d'étude sur les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail, relief 29, décembre 2009.

CTNERHI, *Guide Néret, droits des personnes handicapées*, Édition groupe liaisons SA, Paris, 2006.

Dagot, Castra, *L'allégeance : un principe de logique d'aide à l'insertion professionnelle*. Revue L'Orientation Scolaire et Professionnelle, numéro 31/03/2002.

DARES, *40 ans de politique de l'emploi*, la Documentation française, 1996.

DARES, *L'accès à l'emploi des personnes handicapées en 2007*, premières synthèses, n° 47, 1 novembre 2008.

De Bandt, Dejours, Dubar (sous la direction), *La France malade du travail*, éditions Bayard, Paris, 1995.

Déchaux J-H, *Sociologie de la famille* », éditions la découverte, Paris, 2007.

Demazières D, *Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ?*, Bulletin de méthodologie sociologique, janvier 2007.

DREES, *Les contacts avec les intervenants sociaux des sans-domiciles usagers des services d'hébergement et de distribution de repas chauds. Quel recours aux institutions, aux prestations et aux professionnels des secteurs sanitaire et social ?*, Etudes et Résultats, n°277, décembre 2003.

Dubar C, *Formes identitaires et socialisation professionnelle*, revue française de sociologie,

n°33, pp 505-529, 1992.

Dubar C, *La socialisation*, éditions Armand Colin, Paris, 2010.

Dubar, Tripier, *Sociologie des professions*, Editions Armand Colin, Paris, 1998.

Dubechot, Lecomte, *Des ressources aux compétences : propositions pour une méthode d'analyse des attitudes et comportements des jeunes de banlieue et d'ailleurs*, CREDOC, Cahiers de recherche numéro 153, novembre 2000.

Dubois V, *La vie au guichet. Relation administrative et traitement de la misère*, éditions Economica, Paris, 2008

Duvoux N, *L'autonomie des assistés. Sociologie des politiques d'insertion*, éditions PUF, Paris, 2009.

Elias N, *La société des individus* », éditions Fayart, Paris, 1991

Erhel, Guergoat-Lariviere, *Evaluer la qualité de l'emploi*, in, Revue internationale du travail, pp 179-217, 2008.

Franssen A, *L'État social actif et la nouvelle fabrique du sujet*, in *La société biographique : une injonction à vivre dignement*, éditions L'Harmattan, 2006, Paris.

Fronteneau-Loones A, *Les contours de la notion du handicap à travers les données statistiques*, in *La compréhension sociale du handicap*, CREDOC, cahier de recherche n° 182, janvier 2003.

Galvani P, *Quête de sens et formation - Anthropologie du blason et de l'autoformation*, éditions l'Harmattan Paris, 1997.

Gobry P, *L'enquête interdite. Handicapés : le scandale humain et financier*. Éditions Le cherche Midi, Paris, 2002.

Goffman E, *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, tome 1, les éditions de Minuit, Paris, 1973.

Guionnet, Neveu, *Féminins/Masculins sociologie du genre*, éditions Armand Colin, Paris, 2009.

Hamonet C, *Les personnes en situation de handicap*, Collection que sais-je ?, les éditions PUF, janvier 2010.

Hoggart R, *La culture du pauvre*, Les éditions de Minuit, Paris, 1957.

http://www.med.univ-rennes1.fr/sisrai/art/aspects_socio-historiques_du_handicap_moteur__p.22-29.htm.

Hughes EC, *Institutional office and the person*, in *American journal of sociology*, pp. 404-413, vol. 43, n° 3 (nov. 1937).

INSEE, *Le handicap se conjugue au pluriel*, INSEE première, octobre 2000

INSEE, *Une photographie du marché du travail en 2010*, Revue Travail-emploi, 2011.

Lapeyronnie D *Ghetto urbain, ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, les éditions Robert Laffon, Paris, 2008.

Libermann R, *Handicap et maladie mentale* », collection que sais-je ? les éditions PUF, Paris, janvier 1998.

Mauger G, *Enquêter en milieu populaire*, in revue Genèse, n°6, PP 125-143, 1991.

Messu M, *Les assistés sociaux. Analyse identitaire d'un groupe social*, les éditions Privat, Paris, 1991.

Paugam S, *La Disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*, les éditions PUF, Paris, 1991.

Rapport Fardeau, Publié le 11/01/2003
http://www.sante.gouv.fr/htm/actu/handicapes/4_4.htm.

Reynaud JD, *Le conflit, la négociation et la règle*, les éditions Octares, Paris, 1995.

Sassier P, *Du bon usage du pauvre*, les éditions Fayard, Paris, 1990.

Schehr S, *La vie quotidienne de jeunes chômeurs*, les éditions PUF, Paris, 1999.

Schwartz O, *Le monde privé des ouvriers*, les éditions PUF, Paris, 1990.

Simmel G, *Secret et sociétés secrètes*, les éditions Circé, Paris, 2000.

Soljenitsyne A, *Le premier cercle*, les éditions Fayard, Paris, 1968.

Sticker HJ, *Sens de la construction du régime du handicap vers son dépassement*, in *La compréhension sociale du handicap*, cahier de recherche n° 182, ouvrage collectif sous la direction de Pierre Le Queau, CREDOC, janvier 2003.

Thin D *Quartiers populaires, l'école et les familles*, les éditions presses universitaires de Lyon, Lyon, 1998.

Triomphe A, *Economie du handicap*, les éditions PUF, Paris, 2006.

Vilbrod A, *Devenir éducateur, une affaire de famille*, les éditions L'Harmattan, Paris, 1998.

Villechaise-Dupont A, *Amère banlieue. Les gens des grands ensembles*, les éditions Grasset, Paris, 2000.

Vieille Marchiset G, *Des loisirs et des banlieues. Enquête sur l'occupation du temps libre dans les quartiers populaires*. Les éditions L'Harmattan, Paris, 2009.

Zafran J, in *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, pp 85-97, les éditions de la documentation française, Paris, 2010.